

# LE MYTHE DE SOCRATE, DE L'ANTIQUITÉ À LA FIN DU MOYEN ÂGE

Dans la cité du v<sup>e</sup> siècle, le philosophe jouait finalement un rôle assez restreint ; avant Socrate, il s'était préoccupé essentiellement de recherches physiques, mathématiques, sur la nature et l'origine de l'univers qui n'avaient que peu ou pas d'impact sur la vie de la Cité – du moins tant qu'il ne s'en prenait pas à la religion poliade, qui était le ciment de la société : en refuser les rites et les croyances, c'était se mettre au ban de la collectivité, et apparaître comme son ennemi. Cette religion s'occupait peu des sentiments que pouvait éprouver chaque individu, et ne cherchait nullement à imposer une foi, ou un dogme ; mais elle était rigoureusement formaliste, et la cité pouvait se montrer impitoyable dès lors qu'on l'attaquait de front, comme en témoigne l'histoire d'Anaxagore.

À l'époque de Socrate, la philosophie connaît un changement radical : elle se recentre sur l'existence humaine, la morale, la place de l'homme dans la cité – et donc la politique. Du côté des Sophistes, elle dut dans une certaine mesure s'intégrer aux schémas de l'éducation traditionnelle : ils prétendaient enseigner l'art de la parole et de l'argumentation, ce qui était après tout l'essence même du régime démocratique athénien, dont

les fondements n'étaient en rien remis en question. Avec Socrate, en revanche, il en allait tout autrement : tout, dans sa manière d'être, son mode de vie, le mettait volontairement en marge de la société athénienne.

Un homme né à Athènes, de parents athéniens relativement aisés, comme c'était le cas de Socrate, avait un destin tout tracé : dès son enfance il était formaté pour participer un jour à ce qui constituait le sens même de sa vie, *l'Ecclésia*, c'est-à-dire l'assemblée générale du peuple, là où se prenaient toutes les décisions. Pour cela, il devait apprendre à s'exprimer en public, à argumenter et à convaincre ses concitoyens. Il devrait ensuite se faire élire à différentes magistratures, peut-être jusqu'à la plus prestigieuse d'entre elle, la stratégie, dont le rôle était à la fois civil et militaire. On peut dire que l'essentiel de l'existence, pour un citoyen athénien, se déroule hors de chez lui, au sein de la collectivité, qu'il s'agisse du service militaire, de sa participation aux assemblées et aux tribunaux, et des cérémonies religieuses qui rythment l'année... Or Socrate, méthodiquement, refusa chacun de ces aspects. Apprendre à convaincre dans l'assemblée ? À ses yeux, la rhétorique n'était qu'un médiocre savoir-faire sans conscience, uniquement destiné à faire triompher, non la justice, mais l'apparence. Seule comptait la vérité, qui n'a pas besoin d'être habillée ni travestie. Lors de son procès, dans *l'Apologie* de Platon, on le voit refuser catégoriquement de s'exprimer selon les formes convenues :

*« C'est pourquoi la seule grâce que je vous demande, c'est, Athéniens, lorsque dans ma défense j'emploierai les termes et les manières les plus ordinaires dont j'ai coutume de me servir, toutes les fois que je m'entretiens avec vous, sur la place publique, dans les banques, et tous les autres lieux où vous m'avez souvent rencontré, de ne pas en être surpris, et de ne pas vous emporter contre moi » (Platon, Apologie, 17a)*

Adversaire de la rhétorique et de ceux qui la pratiquent, adversaire du mode de fonctionnement de la démocratie, il ne pouvait qu'apparaître comme un danger pour celle-ci – d'autant que sans y participer, il s'arrogeait le droit de la juger... Socrate créait donc un nouveau type d'homme, un citoyen qui, une fois remplis ses devoirs élémentaires, en se montrant un soldat courageux et un individu honnête, ne devait plus rien à la Cité. Un homme qui se donnait le droit à une « arrière-boutique », comme le

dirait quelques siècles plus tard Montaigne... Sur le plan religieux, il en était de même. Nul n'a jamais accusé Socrate d'avoir insulté les dieux, participé de quelque manière que ce soit à des actes sacrilèges : même lorsque Alcibiade et ses amis furent accusés d'avoir profané les mystères d'Éleusis ou mutilé les Hermès, il ne fut nullement inquiet ; mais sa religion dérangeait, car elle n'entrait pas dans les formes chères à la cité. Alors que l'on demandait essentiellement au citoyen de participer aux cérémonies officielles consacrées aux dieux, Socrate, lui, prétendait introduire une forme de rationalité, en remettant en question les récits, souvent confus, contradictoires et fort peu moraux qui constituaient la doxa : dans *l'Euthyphron* de Platon, on le voit rejeter vigoureusement de telles fables, insultantes dit-il, à l'égard des Dieux, et démontrer à un devin exaspéré qu'en réalité celui-ci ignore tout de la piété. Outre ce droit de « libre examen » qu'il s'octroyait, Socrate, de deux manières, affirmait avoir avec les dieux des relations personnelles, et privilégiées : le « daimon », dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, qu'il s'agisse d'un mode de divination parmi d'autres, ou d'une véritable présence divine censée siéger auprès de Socrate pour le détourner de mauvaises décisions, et la visite de Chéréphon à la Pythie de Delphes. Dans les deux cas, Socrate lui-même est à la manœuvre, car quoi qu'il en dise dans *l'Apologie* de Platon, il est bien peu vraisemblable que son ami d'enfance ait pris pareille initiative sans son aval. Et il s'agit, à chaque fois, de démontrer que les dieux le considéraient comme un homme hors du commun, supérieur aux autres, et donc investi de la mission d'éduquer ses compatriotes pour les rendre meilleurs... Ses transes mêmes, soigneusement mises en scène, participaient à cette « sacralisation » : en pleine rue, ou au milieu d'un camp militaire, Socrate soudain s'immobilisait, et demeurait debout, étranger à tout ce qui l'entourait, plongé de longues heures dans ses pensées – ce qui évidemment ne passait pas inaperçu!...

Socrate s'était donc efforcé, tout au long de sa vie, et au prix de celle-ci, de dessiner une autre manière d'être philosophe : un homme qui se tient à l'écart ou plutôt au-dessus de la cité, qui reste à distance de l'activité principale du citoyen athénien, l'action politique ; un homme de l'ombre, en somme, qui éduque ses concitoyens ou plutôt les meilleurs d'entre eux, seuls aptes à diriger l'État. Par son attitude, Socrate affirmait en somme la prééminence de la conscience individuelle sur la conscience civique, les droits de la vie privée et du quant-à-soi, et le caractère personnel, privé,

de la morale et de la religion, principes peu compatibles avec le fonctionnement de la cité démocratique. En revanche, lorsque la démocratie aura laissé la place à des régimes personnels, plus ou moins autoritaires, ce « nouveau philosophe » aura toute sa place... dès lors, évidemment, qu'il délaissera le champ politique...

\*  
\* \*

La mort de Socrate peut donc être considérée comme le dernier événement du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, ou le premier du <sup>iv</sup><sup>e</sup>. La condamnation du philosophe semble marquer le triomphe de la cité, et l'élimination d'un élément perturbateur qui menaçait de gripper son fonctionnement ; cependant, si l'individu-Socrate était réduit au silence, le modèle qu'il avait contribué à créer était destiné à une extraordinaire postérité.

Le <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle peut se diviser en deux parties : la première moitié du siècle, marquée par la résurgence d'un courant violemment anti-socratique, auquel répondent vigoureusement les disciples et les amis de la première heure, s'oppose à une seconde moitié dominée par la haute personnalité d'Aristote, beaucoup plus critique à son égard, mais sans acrimonie : on assiste alors à un certain apaisement, du moins sur le plan philosophique, tandis que la figure mythique se précise davantage. Cette distinction est probablement due au changement radical qui s'opère en Grèce, et plus particulièrement à Athènes, au cours de cette période : en effet, de 399 à 355, la démocratie athénienne connaît une lutte violente pour sa survie ; rétablie sur le plan intérieur et institutionnel, elle peine à s'affirmer au-dehors, tandis que planent les menaces d'une hégémonie d'abord spartiate, puis thébaine. Affaiblie, appauvrie, Athènes doit lutter pour ne pas apparaître comme un simple supplétif dans l'affrontement de ces deux nouvelles puissances ; et dans ce contexte difficile, on peut comprendre que les débats autour de la justice telle qu'elle avait été rendue à ce moment, aient été encore vifs. À sa mort, Socrate laissait derrière lui de nombreux disciples qui sans doute ne restèrent pas inactifs, une fois passée la sidération face à ce verdict d'une stupéfiante brutalité. Même si Athènes n'éprouva nul remords et ne songea pas à « punir » les accusateurs, peut-être y eut-il néanmoins débat quant à l'opportunité d'un tel châtement. On ne s'expliquerait pas, sinon, que six ou sept ans après le procès, un certain Polycrate ait jugé bon de reprendre à son compte les

arguments d'Anytos et de Méléto, et de rédiger une *Accusation contre Socrate* qui justifiait sa condamnation. La légitimité de cette condamnation était peut-être, du moins dans certains cercles, contestée. Ce Polycrate, peu connu par ailleurs, semble avoir été un rhéteur proche ou élève du grand professeur de rhétorique Isocrate, et l'auteur d'éloges le plus souvent fictifs, probablement des exercices d'école (tels qu'un éloge... du pot de chambre!); il aurait également appartenu au cercle du sophiste Gorgias, qui avait été un des interlocuteurs et des adversaires de Socrate. Il se serait engagé politiquement en faveur du régime démocratique, et c'est d'ailleurs pour le défendre qu'il s'en prend à Socrate. Malheureusement, le texte du pamphlet est aujourd'hui perdu, et on ne le connaît qu'indirectement, grâce aux répliques auxquelles il a donné lieu : les *Mémoires* de Xénophon sont une réponse directe, tout comme le *Gorgias* de Platon, daté de 392; d'autres auteurs, comme Quintilien ou Élien, à l'époque impériale, y font allusion. Polycrate faisait peu de cas des accusations religieuses, mais développait, semble-t-il, les griefs politiques contre Socrate, sa collusion avec Alcibiade, ou avec les Trente, et le danger qu'il avait constitué pour le régime démocratique et la Cité toute entière. Quoi qu'il en soit, si Polycrate avait eu l'intention d'en finir avec Socrate, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il manqua sa cible. En effet, l'*Accusation contre Socrate* eut pour effet de réveiller les disciples, et de créer une véritable « affaire Socrate », pour reprendre l'expression de Paulin Isnard, là où il n'y en avait pas. Elle fut à l'origine d'un flot de discours, de livres, de dialogues en tous genres, dont il ne nous reste que des fragments, mais qui devint un genre littéraire à part entière : les « *logoi Sokratikoi* », ou « discours socratiques ». Tous les disciples et les anciens amis s'en mêlèrent : Eschine de Sphettos ne rédigea pas moins de sept dialogues, Antisthène, fondateur de l'école cynique, mais aussi Phédon, Euclide de Mégare ou Aristippe multiplièrent les écrits et les témoignages. Même Lysias, dont Socrate avait refusé l'aide lors de son procès, rédigea un discours. De toute cette littérature, il ne reste pratiquement rien, excepté les œuvres de Xénophon et de Platon, et quelques fragments, pieusement recueillis par Diogène Laërce. On peut donc supposer que le « soufflet » retomba assez vite; en ces années troublées, Athènes avait probablement d'autres préoccupations...

En effet, à partir du milieu du iv<sup>e</sup> siècle, de nouvelles et graves menaces s'abattent sur les cités grecques : les ambitions du roi Philippe de Macédoine, qui cherche à s'emparer de l'ensemble du pays, peut-être pour en faire la base arrière d'une conquête plus vaste, dans l'Empire Perse et le proche-orient. Philippe succède à son père Perdiccas III en 360 ; occupé à se battre contre les Illyriens, il demeure d'abord en paix avec Athènes ; mais dès 357, débarrassé du danger, il reprend la guerre contre la cité, qu'il considère à juste titre comme le fer de lance de la résistance, et il prend Amphipolis, colonie athénienne qui assurait le contrôle de la Thrace, et Pydna, ville de Macédoine antique dont Athènes s'était emparée quelques années plus tôt. Durant les quinze années suivantes, Philippe se livra à une alternance entre des coups de mains dévastateurs contre les cités grecques, détruisant successivement Onomachos, Olynthe, la Phocide – prise aux Thermopyles, lieu hautement symbolique de la résistance aux envahisseurs ; c'est là en effet que le Spartiate Léonidas avait héroïquement sacrifié sa vie face aux Perses – et des propositions de paix tendant à le présenter comme le chef incontesté de la Grèce entière... En 338, après la bataille de Chéronée, c'en est fini de l'indépendance des cités grecques. Philippe a tout emporté, et son hégémonie n'est plus contestée. Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte du bouleversement que représenta cette victoire du Roi macédonien : ce fut en effet un renversement sans précédent, la fin brutale et définitive d'une parenthèse qui s'était ouverte seulement deux siècles plus tôt. À Athènes en particulier, le pouvoir n'était plus au mains de l'Ecclésiā, l'assemblée générale du peuple ; il redevenait strictement vertical, du Roi aux notables, administrateurs, gouverneurs qu'il nommait directement, et à toute une hiérarchie administrative qui en dépendait. Le « démos », le peuple comme entité politique, dont si souvent Socrate avait fustigé la complaisance aux démagogues et l'absence de sagesse, n'était plus maître de sa destinée – en réalité, il n'existait plus. Et disparaissait avec lui ce qui avait pu justifier la condamnation de Socrate : la lutte du « démos » contre les ennemis de la démocratie, contre des oligarques qui avaient mis la Cité à feu et à sang. Les oligarques, désormais, ralliés à Philippe, avaient remporté la victoire. L'exception athénienne avait vécu. Après le triomphe de Philippe, puis l'avènement de son fils Alexandre deux ans plus tard, la Grèce est entrée dans une nouvelle ère : les débats politiques disparaissent, ou du moins quittent la place publique ; l'agora n'est plus

le lieu du pouvoir. La mort de Socrate ne sera plus comprise comme un réflexe de survie d'une démocratie menacée, mais comme l'erreur fatale d'un peuple manipulé par les démagogues, et la preuve même que ce régime ne peut mener qu'à des crimes et des injustices. La figure de Socrate commence à prendre ses traits définitifs.

Et c'est d'autant plus vrai que le philosophe acquiert dans ce monde nouveau un statut tout à fait différent. Les grandes cités, Athènes bien sûr et en premier lieu, mais aussi des villes comme Alexandrie en Égypte, ou Pergame, deviennent les capitales de royaumes très riches, et des centres intellectuels et artistiques qui attirent étudiants, savants et curieux du monde entier. Des cours brillantes se forment dans l'entourage des rois; ceux-ci, tout comme leurs proches et les notables jouent désormais le rôle de mécènes et de protecteurs. Dès le IV<sup>e</sup> siècle, Philippe fait appel à Aristote pour éduquer son fils Alexandre; quelques années plus tard, un philosophe disciple d'Aristote, Démétrios de Phalère, exerça pendant dix ans, de 317 à 307, la charge de gouverneur d'Athènes pour le roi macédonien Cassandre. Les grandes écoles philosophiques deviennent quasiment des Universités, rivales les unes des autres, et soucieuses de se placer sous la bannière d'un Maître : dès la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, elles passent commande auprès de sculpteurs célèbres de statues honorifiques : Antisthène, Chrysippe, Épicure auront la leur... comme Socrate, qui devient l'incarnation même de la philosophie, la figure du Sage, et un martyr.

Durant toute l'époque classique en effet, la statuaire s'était peu préoccupée des individus; elle avait, tout au long du cinquième siècle et une grande partie du quatrième, voulu représenter un être humain idéalisé, aux proportions parfaites, au visage serein et assez inexpressif, dont les œuvres de Phidias et de Polyclète donnent les exemples les plus éclatants. Puis, vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, se produit un changement radical : de nouveaux sujets font leur apparition, remettant au centre des préoccupations l'individu, ses particularités : le portrait devient un art majeur. Si l'on continue bien évidemment à représenter les dieux, si les rois – surtout Alexandre, puis ses successeurs – sont l'objet de portraits officiels dont les monnaies reproduisent les traits et les font pénétrer au plus profond des royaumes, de nouvelles figures font leur apparition : celles de bienfaiteurs – magistrats ou riches mécènes – que l'on veut

honorer sur les places publiques ou dans les théâtres, et, tout particulièrement à Athènes, celles de philosophes, de fondateurs d'école dont on veut magnifier la mémoire... Dans le même temps, l'esthétique se transforme, dans le sens d'un réalisme parfois exacerbé jusqu'au grotesque : on n'hésite plus à montrer les ravages du temps chez une vieille femme, ou ceux de l'ivresse chez un satyre. Dans un tel contexte, Socrate, avec son physique si peu conventionnel, était tout désigné, et l'on peut s'étonner qu'il n'y ait pas eu davantage de portraits de lui... Nous en connaissons essentiellement un, probablement réalisé par le célèbre sculpteur Lysippe (planche II). L'original est perdu, mais nous en conservons au moins deux copies d'époque romaine, l'une au British Museum de Londres, l'autre au Musée du Louvre.

Né au début du IV<sup>e</sup> siècle, Lysippe, continuateur de Polyclète, était exclusivement un sculpteur sur bronze, ce qui explique que la quasi-totalité de son œuvre originale ait disparu : le bronze servait aussi, hélas, à fabriquer des armes... Il vécut jusqu'en 305, et fut le dernier grand sculpteur grec dont le nom nous soit connu ; il fut notamment le portraitiste officiel d'Alexandre. De son Socrate, le musée du Louvre n'a conservé que la tête, copiée en marbre par un artiste romain ; le front immense et dégarni, le nez camus, les lèvres épaisses, le cou puissant correspondent bien aux traits décrits par Platon ; la barbe fournie, l'expression sereine, le regard droit donnent au personnage une dignité et une autorité certaines. Il s'agit bien d'un individu précis, reconnaissable, mais aussi d'un portrait-type, repris dans les œuvres ultérieures. La copie du British Museum complète la représentation : Socrate, vu en pied, à l'épaule droite dénudée ; il porte l'*himation*, c'est-à-dire le manteau, sans tunique dessous, ce qui est le signe d'une très grande simplicité, qui confine à la pauvreté. Nous voyons se dessiner ce qui sera la représentation type de n'importe quel philosophe désormais : un homme déjà âgé, barbu, les traits marqués, vêtu d'un simple *himation*, présenté tantôt en buste, tantôt debout dans une attitude autoritaire, tantôt assis. Tous ces traits avaient en quelque sorte été préparés par Socrate lui-même, à l'exception d'un seul : Socrate, en effet, prenait grand soin de sa forme physique, même s'il avait le ventre un peu proéminent ; c'était une force de la nature, un athlète au moins autant qu'un intellectuel. Ses successeurs, eux, perdront progressivement cette caractéristique ; ils ne se présenteront plus comme des hommes d'action, et cela ira de pair avec un mépris de plus en plus grand du corps.